

Philippe Skolle a toujours eu l'âme dans sa valise. (...) Récemment il est retourné aux Etats-Unis, sur la piste de sa famille, qu'il a retrouvée dans les archives du Metropolitan Museum of Art de New York. (...) 'Et dans des ouvrages récents sur le grand photographe Walker Evans, des pleines pages sur la vie de mes grands-parents et leur relation avec Evans. Ce dernier, qui habitait avec John Skolle, en voulait beaucoup à ma grand-mère, cette *bourgeoise*, de lui avoir ravi son meilleur ami. (...) A New York on m'a ouvert les archives de Walker Evans : toute la mémoire de ma famille était là, photos et correspondances qui m'attendaient depuis 1935... Et surtout ces séries entières sur ma mère enfant, nue et souriante, espiègle, devant l'objectif, elle qui n'avait jamais hérité du bonheur... Un choc émotionnel insoutenable, car tous les acteurs de ces vies ne sont plus que des fantômes qui me hantent chaque fois que j'arpente les rues de New York'.

IL RETROUVE SES RACINES A NEW YORK

Une famille sur papier glacé

Philippe Skolle a retrouvé toute la mémoire de sa famille au Metropolitan museum de New York. Ses grands-parents, immigrés aux Etats-Unis, et sa mère Anita avaient servi de modèle au grand photographe américain Walker Evans

ISABELLE POUVEY-SANCHOU

Philippe Skolle habite La Rochelle depuis dix ans, mais il a toujours eu l'âme dans sa valise. C'est au moment du voyage, il le tient sans doute de ses ancêtres qui, à plusieurs reprises, ont traversé l'Atlantique. Récemment, il est retourné aux Etats-Unis, sur la piste de sa famille, qu'il avait retrouvée dans les archives photographiques du Metropolitan museum de New York.

L'histoire commence voici deux mois, dans une librairie américaine de Paris. Philippe Skolle, professeur d'anglais à l'université de La Rochelle et à Sup de Co, découvre une biographie de Walker Evans, l'un des plus grands photographes américains.

Il y trouve toute une série de portraits de sa famille. « Des photographes de mon grand-père, John Skolle, lorsqu'il vivait à New York dans les années 30, le ma grand-mère Elizabeth et de ma mère, Anita, née à New York en 1927. En feuilletant ce livre, se souvient-il, je voyais surgir dans mes pensées les fantômes de mes parents, tous disparus. J'ai rapidement trouvé un autre ouvrage sur Walker Evans, écrit pour le compte du Metropolitan museum. Il contenait des pleines pages sur John, mon grand-père, des images de mes parents, le visage terni devant l'objectif d'Evans, posant sur la terrasse cinistre de l'immeuble qu'ils habitaient dans la 14 rue. Dans toutes ces pages, il avait aussi la correspondance que mon grand-père et Walker Evans avaient entretenue pendant dix ans ».

LES IMAGES DES ANNEES 30

« En découvrant tout ça, pour-suit-il, je me suis mis à pleurer. Le libraire est venu voir et quand je lui ai raconté ce qui m'arrivait, il s'est mis à pleurer lui aussi... » John Skolle, le grand-père, avait quitté l'Europe dans les années 20,



John et Elizabeth, photographés dans les années 30 à New York par Walker Evans

« Pour survivre, raconte Philippe, son petit-fils, dans une région d'Alabama où les gens mangeaient de la soupe parce qu'ils avaient faim ».

A New York, où il survit à peine mieux entre deux travaux d'illustration, John Skolle rencontre Elizabeth, fille d'une famille bourgeoise de la région de la Loire. Elle est partie aux Etats-Unis en 1925 parce qu'elle ne s'entendait pas avec sa mère...

John et Elizabeth se marient, Anita naît et tout le monde s'installe dans Manhattan pour y mener la vie bobote du Village, dans l'entourage du photographe Walker Evans. « Ce dernier, explique Philippe Skolle, était très proche de mon grand-père et il en voulait beaucoup à Elizabeth, cette petite bourgeoise française, de lui avoir piqué son copain ».

Pourtant, pendant dix ans, John, Elizabeth et Walker Evans ne se quittent pas. Ils partent en vacances avec la petite Anita dans le Connecticut, à New Rochelle et l'objectif d'Evans travaille sans ar-

rêt, immortalisant les instants d'une vie de famille que Philippe Skolle, le petit-fils de John, a mis plus d'un demi-siècle à retrouver...

A l'automne 2000, après la découverte de toutes ces photographies dans les livres sur Walker Evans, Philippe Skolle contacte le Metropolitan museum. « J'ai reçu un e-mail de Jeff Rosenheim, chargé des archives Evans au musée. Il me disait : "Ça fait dix ans qu'on espère retrouver un descendant de ce John Skolle si impliqué dans la vie de Walker Evans. Venez à New York. Je suis parti..." »

La-hos, une nouvelle surprise attendait le Rochelais. « On m'a ouvert les archives de Walker Evans et j'ai tout retrouvé. Toutes les lettres, les photos, celles de ma mère enfant, espiègle et riante. Son regard bleuté derrière le noir et blanc des clichés... Toute la mémoire de ma famille était là, sur ces pages argentiques et dans ces négatifs qui m'attendaient depuis 1935. J'ai passé une semaine au musée, pour tout voir... »

UNE ENFANT TRISTE

Philippe Skolle n'avait pas connu cette grand-mère décédée

en 1941 et de son grand-père, installé plus tard à Phoenix, dans l'Arizona, il ne conservait que le souvenir de quatre rencontres. « Ma mère, se rappelle-t-il, revenue très jeune en France, me parlait peu de la période américaine de sa vie, dont elle ne conservait pas de très bons souvenirs ».

« Au Metropolitan museum, ajoute-t-il, ils pensaient que j'avais peut-être dans mon fond familial des archives de Walker Evans. Ce n'était pas le cas mais ils ont été formidables avec moi. Ils m'ont fait des tirages originaux de toutes les photos de ma mère et de mes grands-parents ».

« Cette rencontre a été bouleversante pour moi. J'ai retrouvé autre chose des images. Je gardais de John l'image d'un egoïste qui n'avait jamais aimé ma grand-mère et j'avais toujours aimé ma grand-mère et j'avais vraiment aimé Anita. Elizabeth n'était pour moi que le visage d'une femme morte trop jeune et ma mère, celui d'un enfant triste. En découvrant ces clichés d'elle, où elle rit aux éclats, j'aurais voulu pouvoir lui dire : "Rappelle-toi que tu as été heureuse, toi aussi, même si le temps n'a pas été assez long pour que tu t'en souviennes..." »

Ecrire avec la lumière

Philippe Skolle, passionné lui aussi de photo, vient de publier aux éditions Mirage Bag un livre de photos, « Ecrire avec la lumière » (1), qui réunit près de 150 clichés. Le noir et blanc y alterne avec la couleur et l'inspiration n'a pas de frontière. Ce sont des visions de la tour Eiffel et de la cathédrale de Paris, le désert du Nouveau-Mexique ou les rivages de l'Australie.

La lumière est omniprésente, décline sous toutes ses formes. Les éclairs d'un orage sur la statue de la Liberté – peut-être la plus belle photo du livre –, les sun-lights de night-clubs aux quatre coins des Etats-Unis avec ces bleus extraordinaires que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Quelques pages plus loin, il s'agit d'éclairages plus intimistes,

heurs de métal sur un bugle qui le rendent presque transparent...

La mer, les espaces de la nature, les villes et les cabanes de pêcheurs, les regards et les visages aussi. Philippe Skolle déclenche les thèmes en habitué de l'objectif depuis toujours.

« Avant de devenir photographe, écrit-il, j'étais aveugle ».

Imagés du silence, tout au long de ces 80 pages ? « Oui, répond l'auteur. Je ne conçois la photo que dans l'accord du silence et de la clarté. Il faut que le regard s'y repose et y prenne force ».

(1) 27 € (175 francs). En 1996, Philippe Skolle avait publié un roman, toujours chez Mirage Bag, « Thuron », dont l'action se situait aux Etats-Unis.



Sur la piste des siens, Philippe Skolle a passé une semaine aux archives photos du Metropolitan museum (Photo Abdel-Krim Kallouche)